

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Fabienne Jacob



© C.-Hélie-Gallimard

Biographie

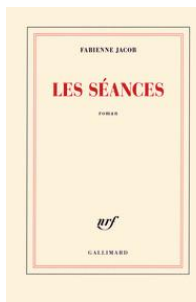
Fabienne Jacob est née en 1959 à Créhange en Moselle. Elle a enseigné à Mayotte avant de rejoindre Paris où elle se consacre à l'écriture. Elle a publié un recueil de nouvelles et cinq romans dont *Corps* et *Mon âge* qui ont été salués par la presse et le public. Le trou noir de l'origine et de l'enfance, le corps et la sensation sont la matière de son œuvre.

Bibliographie sélective

- *Un homme aborde une femme*, Buchet/Chastel, à paraître le 23 août 2018
- *Les Séances*, Gallimard, 2016
- *Mon âge*, Gallimard, 2014
- *L'Averse*, Gallimard, 2012
- *Corps*, Buchet/Chastel, 2010
- *Des louves*, Buchet/Chastel, 2007
- *Les Après-midi, ça devrait pas exister*, nouvelles, Buchet/Chastel, 2004

Présentation sélective des ouvrages

***Les Séances*, Gallimard, 2016**



Eva est photographe de mode pour enfants. Un appel pressant de sa sœur Liv l'oblige à revenir séance tenante dans son village natal de la frontière franco-allemande. Sur l'autoroute, souvenirs et pensées affluent et se bousculent à bord de la voiture de location : son rapport, parfois cynique, aux enfants qu'elle prend en photo, son enfance avec Liv, qui soigne aujourd'hui les gens à coups de petites phrases énigmatiques, et aussi les visites rendues à Irène, leur mère, perdue dans les méandres de sa mémoire défaillante. Au terme de ce long voyage sur l'autoroute rectiligne, Eva n'est plus la même.

Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« En les photographiant, Eva prend aux enfants une chose qu'ils ont au fond d'eux et qui n'a pas de nom, qui irradie du fond de leur être, on ne sait pas exactement où, se fraye un chemin dans le noir et qu'elle finit par faire remonter au grand jour. Quand ça apparaît sur la bouche et dans les yeux des enfants, ça porte enfin un nom, un nom qui dit bien que ça sort, que ça sourd l'Expression. Quelque chose qui nous appartient en propre, une combinaison unique de mille traits qui nous différencient du voisin, mais quand cette chose éclate sur la page du magazine Lamb, les autres, ceux qui la regardent, se l'approprient et la reconnaissent aussitôt comme leur. De singulière, l'expression devient universelle. Cette chose possède aussi un autre pouvoir, celui de faire affluer à la seconde

chez celui qui regarde la photo des désirs, des souvenirs et des sensations par centaines, des soirs d'été, des baignades nues dans un lac, des herbes penchées comme des servantes sous le courant d'une rivière verte, des jours de neige, des après-midi entiers dans l'attente d'un seul rendez-vous, tout ce que la personne a le plus aimé dans une vie, la photo d'Eva le fait advenir à la seconde. »

Extraits de presse

Article publié dans *La Croix*, décembre 2016, Patrick Kéchichian

À partir de la vie cachée de deux sœurs, Fabienne Jacob explore à nouveau les plis et secrets de l'existence.

Les romans de Fabienne Jacob sont généralement difficiles à raconter. Et celui-ci particulièrement. Non du tout que l'auteur prenne un malin plaisir à construire des intrigues alambiquées, à poser des chausse-trappes pour lecteur inattentif ou naïf... Au contraire, pourrait-on dire. Des personnages sont là, en chair et en esprit, identifiables, au premier plan, puis aux deuxième et troisième.

Une action a lieu, un temps se déroule, non linéaire mais cohérent. Des lieux sont nommés. Mais voilà, l'intérêt est ailleurs, dans ce que le visible et l'explicite de la vie suggèrent mais ne placent pas en pleine lumière. La trame est comme un tissu neutre, qui ne prend son relief et son éclat que par l'élan de l'écriture, par les notations, descriptions et digressions, par de vives réflexions. C'est cela que retient le lecteur, dont il s'émeut, s'enchant, comprenant, avec l'auteur, que « *les choses les plus graves ne font pas de bruit* ».

Les Séances dont il est question scandent le roman. Elles se divisent en deux catégories, ou deux hémisphères qui se touchent. D'un côté, Eva, photographe de mode, avec des enfants pour modèles. De l'autre, Liv, sa sœur cadette, écoute des personnes venues lui exposer un problème, une difficulté, une douleur... Un peu psychologue, un peu devineresse, elle leur prête attention sans ciller ni juger, puis dit une phrase, une seule, qui entrouvre une porte, montre une sortie possible hors de soi.

Le travail d'Eva est plus concret et mesurable. Objectif, pour ainsi dire. Au deuxième plan, il y a Irène, la mère, biologique pour Eva, d'adoption pour Liv, dont la mémoire s'égaré. Au troisième Biwi, la grand-mère, forte et rude femme dont le souvenir est encore vif. Les temps, ceux de l'enfance notamment, se superposent, s'articulent, hors des contraintes de la chronologie. Nul désordre pourtant, mais une sorte d'harmonie secrète, imprévisible, destinale cependant. Le temps de la narration est celui qu'il faut à Eva pour parcourir une route, à vive allure, vers l'est. Elle va à la frontière des trois pays, la France, le Luxembourg et l'Allemagne. C'est là que vit Liv, qu'elle exerce son métier.

Les « séances » du livre sont des scènes qui peuvent se détacher, non pour former des morceaux de bravoure mais pour dire plus et mieux sur des thèmes universels : le temps, l'enfance, la mort, le corps et le désir, la naissance... « *La langue a toujours raison, elle ne se trompe pas* », écrit Fabienne Jacob pour qui « *l'intuition* » est une « *autre forme de savoir* ». Elle dit aussi lapidaire : « *... mais après tout que pouvait-on savoir de la surface et de la profondeur* ». Cette incertitude, ce non-savoir en même temps que cette quête constituent en quelque sorte son art poétique.

Article publié dans *Livres Hebdo*, septembre 2016, Véronique Rossignol

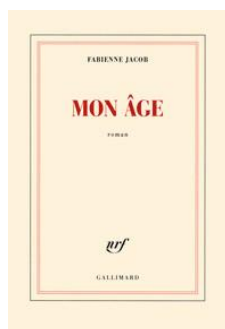
Conduite intérieure.

Ce sont deux sœurs dissemblables et liées, grandies dans un village de Lorraine, dans lesquelles on peut d'emblée reconnaître les héroïnes chères à l'écrivaine et amie Fabienne Jacob, qui tient dans ces pages la chronique des ouvrages pour la jeunesse. Son sixième livre depuis le recueil de nouvelles *Les Après-midi, ça devrait pas exister* (Buchet/Chastel, 2004) arpente une nouvelle fois ses deux territoires familiers, la campagne de l'Est et le corps des femmes, déchiffrant ce que l'extérieur dit de l'intérieur, comment la peau parle.

Eva roule sur l'autoroute Metz-Luxembourg au volant d'une puissante voiture allemande de location pour rejoindre sa sœur Liv, une jeune femme adoptée à 6 ans par la mère d'Eva, Irène. L'amour de cette mère, qui attend la visite de ses filles dans une maison de repos, à regarder des choses qu'elle seule peut voir « *les yeux tournés vers le dedans* », et l'enfance rurale près de villes, « *aux noms autrefois glorieux qui portaient beau avec leurs suffixes en Ange* », tiennent ensemble les deux sœurs que presque tout oppose. La première photographie des très jeunes modèles pour *Lamb*, un magazine de mode pour enfants qu'elle dirige, un métier prédateur et superficiel. La seconde, héritière d'une lignée de guérisseuses, « *travaille avec ses sens* » et « *sait aussi soulager avec des mots* ». Dans un cabinet aux frontières de la France, de l'Allemagne et du Luxembourg, elle reçoit des femmes qui viennent de loin la consulter et à qui elle délivre, telle une pythie, une « *phrase unique et sibylline* », comme une énigme à résoudre. L'une prend, l'autre donne. L'une regarde, l'autre touche.

Comme l'Adèle de *Des louves* (Buchet/Chastel, 2007), la Monika esthéticienne de *Corps* (Buchet/Chastel, 2010), la narratrice démaquillée de *Mon âge* (Gallimard, 2014, disponible chez Folio), Fabienne Jacob possède ce don de deviner, dans les plis d'une chemise de nuit, dans la paume d'une main serrée dans une autre, dans l'enfilage d'une robe pour séduire un homme, ou la confection d'une pâtisserie, l'intérieur des êtres et des paysages. Là où se niche l'intimité archaïque et obscure des femmes.

Mon âge, Gallimard, 2014



Au commencement, il y a une femme qui se démaquille devant son miroir. Quel âge a-t-elle? Tous les âges et aucun. L'âge de ses expériences. Celles qui font descendre au plus profond de soi, plonger dans la matière rugueuse d'une écorce d'arbre auquel on s'enroule, dans le noir bruisant d'une penderie de maîtresse d'école ou dans une piscine de maison de repos. Que ce soit au fond des cinémas tendus de rouge ou au fond des lits tièdes, le temps n'est pas ce que l'on croit. C'est un tournoiement qui rend toute séduction et tout jugement caducs. Jusqu'à la seule question qui vaille vraiment : celle du temps intérieur. Le seul qui ne passe pas.

Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« Une cruauté, la lumière de l'ampoule à cette heure de la nuit. Pas seulement pour les yeux, pour la vérité aussi. Après avoir traversé la chambre à coucher, j'ai allumé l'interrupteur de la salle de bains attenante et aussitôt le blanc cru jailli de l'ampoule m'a planté une douleur brève mais aiguë dans les yeux. Très vite, je me suis habituée. Maintenant je m'examine dans le miroir. Malgré la fatigue, je rapproche encore mon visage de la surface lisse de la glace. Passé une certaine distance de son reflet on ne se raconte plus d'histoires.

Gros plan et mensonge ne font pas bon ménage.

Voilà mes yeux, voilà ma bouche, voilà mon âge, vingt-sept ans, trente-neuf ans, soixante et un ans. »

Extraits de presse

Article publié dans *L'Express*, avril 2014, François Busnel

L'âge des femmes ? Le sujet reste tabou. Le beau roman de Fabienne Jacob trouve les mots, les métaphores, les images. En toute décontraction, elle évoque leurs âges successifs : 15 ans, 39 ans, 47 ans, 75 ans, et puis...

Si j'étais une femme, voici le livre que j'offrirais à l'homme que j'aime : *Mon âge*, de Fabienne Jacob. Puisque je suis un homme, je me console en me disant que grâce à la plume vibrante de cette romancière délicate et vive, j'ai désormais accès à quelques secrets de femmes.

Comment parler de l'âge des femmes sans passer pour un muflé ou un goujat ? Le sujet reste tabou. Fabienne Jacob trouve les mots, les métaphores, les images. En toute décontraction, elle évoque leurs âges successifs : 15 ans, 39 ans, 47 ans, 75 ans, et puis...

La scène d'ouverture de ce roman est l'une des plus bouleversantes qui soit : il est deux heures du matin, une femme se démaquille devant son miroir. À n'importe quel autre moment de la journée, cet exercice lui serait pénible - quand on se regarde devant un miroir, qui est soi et qui est l'autre ? Mais pas là, à cette heure. À deux heures du matin, une femme qui se démaquille n'a d'autre âge que celui de ses expériences. À deux heures du matin, une femme qui se démaquille pense à des choses qui offrent cette joie que seuls connaissent les grands vivants, ces êtres libres qui n'hésitent pas à descendre au plus profond d'eux-mêmes, à pénétrer sans peur dans le labyrinthe du temps intérieur.

Vaincre la peur

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : vaincre la peur. « Un livre entier n'y suffirait pas, à dire toutes les pensées qui arrivent en vrac dans l'esprit d'une femme qui se démaquille », prévient l'auteur.

Des pages de ce beau roman jaillit une invincible douceur. Sans doute faut-il un peu de temps pour s'habituer à soi-même. C'est de cela que nous parle la femme qui se démaquille à deux heures du matin... Tout commence dès l'enfance, quand elle se choisit un modèle - un miroir ? - dont elle ignore qu'il n'est que l'échafaudage nécessaire pour s'inventer soi-même. Puis vient le moment où l'on ne saurait dire quel âge on a sûrement pas celui que nos papiers d'identité nous donnent.

À cet âge imposé, Fabienne Jacob propose que l'on substitue l'âge ressenti, un peu comme la température ressentie diffère sensiblement de celle relevée sur le thermomètre. Peut-on vivre sans temporalité ? Cela s'appelle la vie intérieure. Essayez, il n'y a pas d'âge pour s'y mettre.

Article publié dans *Livres Hebdo*, juin 2014, Sean James Rose

Avec *Mon âge*, Fabienne Jacob livre un superbe roman de maturité et de liberté.

Baudelaire, dans *Le Peintre de la vie moderne*, exhorte les femmes à se maquiller. Si le rouge, « *qui enflamme la pommette* », ajoute au visage « *la passion mystérieuse de la prêtresse* », le noir donnera à l'œil « *une apparence plus décidée de fenêtré sur l'infini* ». *Mon âge*, de Fabienne Jacob, qui collabore à *Livres Hebdo* en se penchant chaque mois sur des livres pour enfants, c'est un peu l'anti-esthétique baudelairienne. La narratrice est devant la glace, sans fard. Elle se regarde dans la lumière crue de l'ampoule, s'ausculte : « *Voilà mes yeux, voilà ma bouche, voilà mon âge, vingt-sept ans, trente-neuf ans, soixante et un ans.* » Elle dit « *mon âge* », comme on dirait *ma vie*, car qu'est-on au juste si ce n'est une décantation de temps vécu - condensé de souvenirs et corps mû au gré des vicissitudes.

Le corps, on y revient, ce corps éponyme d'un précédent roman, où Fabienne Jacob brossait des portraits féminins au plus près de la peau, de son grain, de cette chair qui respire, palpite et se flétrit. « *Un critique avait dit du livre qu'il n'était pas flatteur pour les femmes, cela m'avait blessée, se rappelle-t-elle. Ce roman est en quelque sorte une réponse.* » Non, l'âge ne rime pas uniquement avec outrage. Avec les ans, le temps sait aussi glisser sur soi ; paradoxalement, on l'abolit en assumant son âge, ou, plutôt, on le suspend en descendant au plus profond de soi-même pour y retrouver un autre temps, très intérieur, intime - ce « *stock d'éternité* ». « *La cour de la ferme de ma grand-mère, c'est toujours là que je retourne, à l'endroit où je me suis tant ennuyée et où j'ai tant rêvé.* » Sa Lorraine natale, elle l'évoque dès son premier livre, un recueil de nouvelles, *Les Après-midi, ça devrait pas exister* (Buchet-Chastel, 2004), puis plus explicitement dans *Des louves* (même éditeur, 2007, repris au Points Seuil), et à nouveau ici dans *Mon âge* - une héroïne de l'Est entre deux âges, vivant à Paris, qui revendique ses rides comme sa fidélité aux vertes années passées avec sa meilleure amie, Else.

Fabienne Jacob a 54 ans, « *55 en novembre* ». Née dans un coin de Moselle, où se pratique toujours le *platt*, dialecte germanique parlé également en Rhénanie et au Luxembourg, l'auteure a grandi à Guessling, petit village où, « *considérés comme des "boches", on avait honte de n'être pas tout à français* ». Et de souligner : « *Ma langue maternelle n'est pas le français. Je l'ai appris, toute petite, bien sûr, mais plus tard, à l'école, chez les bonnes sœurs. Il me semble que les sonorités de cette première langue par laquelle j'ai désigné le monde - la faim, le froid, le chaud - résonnent dans mon écriture, j'essaye d'en rendre l'aspect rugueux, rocailleux, par une certaine oralité.* »

Le décalage, Fabienne Jacob l'a vécu de mille et une façons. Petite dernière cherchant sa place à côté de deux aînées, plus tard au lycée de « *la grande ville* », Saint-Avold, parmi ces fils d'ingénieurs n'ayant pas d'accent et chez qui il y avait des livres (« *nous ne manquions de rien à la maison, mais la culture ne faisait pas partie de notre culture* ») ; et puis il y avait cette étrange appellation dont son clan était affublé : « *les Juifs* », alors que les Jacob étaient catholiques. « *C'est mon petit roman familial. A la mort de mes parents, une tante âgée m'a révélé que mon grand-père était en fait l'enfant naturel d'un cafetier juif qui s'était installé dans le village et qui en a été chassé par la suite.* »

Enfant rêveuse.

Mais l'écrivaine sait que l'écart, s'il a un rapport avec le langage et avec les origines, est le lieu même du désir et, partant de la frustration, le lieu de l'écriture. Traduire l'hiatus entre la réalité telle qu'elle s'impose à soi et telle qu'on l'éprouve. Il est suggéré dans le livre d'adopter, à l'instar de la météo indiquant température réelle et température ressentie, le concept d' « *âge ressenti* ». Quel est son âge intérieur ? « *Ça dépend des jours, des circonstances, 30, 40, 15, 50, 5 ans...* » Et là ? « *Plutôt jeune !* » avoue-t-elle avec un large sourire et une cigarette entre les doigts. « *Les femmes sortent des petites filles qu'elles ont été* », est-il écrit dans *Corps*. On confirme. Il y a dans la prunelle rieuse de l'auteure la trace de l'enfant rêveuse comme celle de la jeune femme passionnée - elle avait suivi son fiancé d'alors jusqu'aux Comores, où il était coopérant. À Mayotte, elle enseigne et mène une vie tranquille. Le programme « mer-soleil-virées à moto » lasse au bout d'un moment, elle décide de rejoindre une amie à Paris.

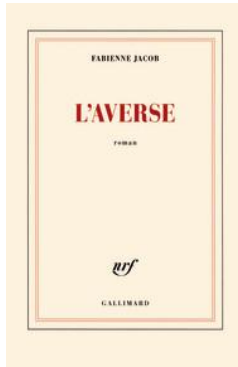
Si la littérature, la poésie surtout, a été un émerveillement dès sa découverte à l'école, il lui aura fallu beaucoup de temps avant de plonger dans la fiction. Fabienne Jacob ne se l'était autorisée qu'assez tardivement : « *J'avais 44 ans, ma fille en avait 14. Je me sentais plus libre, j'ai pu écrire mon premier livre.* » *Mon âge* est le roman d'une femme qui ose. La sincérité : « *Les grandes fatigues sont plus souvent qu'on ne croit le terreau des grandes lucidités.* » Un désir sans possession aussi. L'amour conjugal ?, très peu pour elle. Avec le fait de vieillir, ce qu'il y a de bien, c'est d'assumer : « *On ne m'emmerde plus, je n'ai pas de temps à perdre.* »

Fabienne Jacob présente *Mon âge*, août 2014, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min 51).

L'Averse, Gallimard, 2012



Toute sa vie Tahar a aimé ce qui coule, les fleuves, les pluies, les femmes... Quand vient sa dernière heure, montent en lui les visions de l'Algérie qu'il a quittée. L'enfance dans l'incandescence du djebel et la lumière coupante comme un crime en plein midi. Et aussi la guerre qui ne dit pas son nom, mais contraint les hommes à des choix. Au chevet de Tahar demeurent quatre personnes dont les pensées le traversent, bruissantes. Un ex-soldat, une femme aimante, un beau-père qui lui fourgue des prières chrétiennes et un fils muré dans le silence. Chaque voix sonde, à sa façon, la blessure muette de Tahar, mais une seule parvient à la dénouer et à la déborder. Celle qu'on attendait le moins. Et qui monte en même temps qu'une averse d'été, soudaine, éphémère et toute-puissante.

Gallimard

Extrait de l'ouvrage

« Ici a vécu Tahar qui a quitté son pays à l'âge de quinze ans sur les bons conseils du colon Vialet. Son pays jamais plus foulé, seulement refoulé, au fond de lui comme un conduit de cheminée bouché, un long boyau noir bourré de suie jusqu'à la gueule, un poumon aveugle, un troisième organe, une poche qui pèse, qui plombe. Son pays maintenant comme ce qu'on voit sous les paupières closes l'été, l'incarnat des origines, la couleur des organes, son pays devenu de la vie intérieure. Algérie. Les trois syllabes entraînent Tahar vers le fond. Le nom de mirage dans le désert, de gourde pour la soif, le nom de terres jaunes. La soif et la couleur de la soif. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Républicain Lorrain*, octobre 2012, Alain Léauthier

L'Averse est l'histoire de Tahar, « un homme algérien, un déraciné qui a coupé tous les ponts avec ses origines », une situation « impensable » pour l'auteur pour lequel « les racines sont son oxygène, son cordon ombilical ». Fabienne Jacob entretient, en effet, un lien charnel avec la Lorraine, sa région natale où se trouvent « son cœur, son corps et une grande partie de son être ». Elle vit à Paris mais passe en moyenne deux à trois mois par an, à Guessling-Hémering, village rural à l'Est de la Moselle où elle a vécu jusqu'à l'âge de 17 ans et où vivent encore ses sœurs.

« Je suis très attachée à mes parents, même s'ils sont morts aujourd'hui ». Pour elle, l'enfance « est la grande période de la vie, celle qu'il ne faut pas rater ». C'est là qu'elle se réfugie quand elle écrit. « Je descends alors dans cette zone de mon corps ». Quand il pleut sur Paris, Fabienne Jacob sent à ses pieds « la terre lourde et détrempée » de la Lorraine toujours très présente dans ses livres. *L'Averse* est son troisième roman. Elle suit Tahar qui a tout quitté pour venir s'échouer en France, terre d'exil où ses rêves se sont fanés.

Que fait Fabienne Jacob dans ce parcours d'homme seul très éloigné de sa propre histoire ?

Une écriture physique

« Une femme est venue me voir pour me raconter l'histoire de son père Armed qui se faisait appeler Jean-Marc... ». Il a fait le choix de la France durant la guerre d'Algérie. La suite est connue. L'écrivain se laisse convaincre par un cliché jauni que lui tend Sabine, qui avait beaucoup aimé *Corps*, sorti en 2010, premier succès de librairie de l'auteur. C'était une photo de son père un peu perdu dans un uniforme de l'armée française trop grand pour lui, il avait un sourire forcé. « *Qu'est-ce qu'il a dû souffrir pour sourire ainsi ?* » se demande alors l'écrivain, qui accepte le projet. Les deux femmes se rendent ensemble en Algérie sur les traces de Armed, alias Tahar, que tout le monde avait oublié.

L'Averse ne se déroule pas dans la région. Mais elle est présente, forcément. Il y a le soldat Becker, lorrain et ancien d'Algérie, qui passe un moment avec Tahar dans sa chambre d'hôpital. Et puis il y a l'accident dont est victime le personnage principal du roman, fauché par une voiture en Lorraine. « *Comme lui, mon père est mort dans un accident de la route* », souffle Fabienne Jacob, qui revendique une écriture « *physique plutôt que psychologique* ». Elle écrit à fleur de peau.

Article publié sur le site *Médiapart*, septembre 2012, Fadel Hebbadj

« *Je n'y avais pas cru moi, je n'ai pas cru à une patrie en puissance, j'ai cru en l'occupant, j'ai suivi le plus fort.* » Mais Tahar n'a que treize ans lorsqu'il est enrôlé comme balance sur les conseils du colon Vialet, par le capitaine Hodeguit. Vialet possède des propriétés foncières. La famille de Tahar en fait partie. Au moment de son recrutement, Souad, sa camarade de classe, vient le chercher à la caserne. « *Il aura quoi comme avenir !* » lui dit-on. Elle répond qu'il doit s'occuper de ses frères et sœurs. La honte commence à s'inscrire sur le visage de Tahar.

« *J'avais choisi un camp où les noms qu'on donne aux enfants ne veulent rien dire : ni prophète, ni arabe, ni étoile, ni rien. Albert, Monique.* »

Il a seize ans quand il arrive en France. On l'appelle bougnoule, melon, des noms de fruits ou d'objets. « *Maintenant ces noms sont interdits par la loi, mais la loi ne peut interdire les pensées que l'on n'entend pas.* »

De sa famille, il en restera un moignon, souligne l'auteure. Malgré tout, il sourit sur une photo, en compagnie de son ami Becker, un Lorrain, que les appelés surnomment l'Alsacien. Lorrain ou Alsacien, c'est un Boche ! Les conflits raciaux existent aussi entre Français.

« *Jeanne d'Arc, la fille de Lorraine qui entend des voix sur son cheval pleine de maintien et d'éternité, un rayon de soleil oblique lui tombe sur l'épaule. C'est une bergère comme Tahar.* » Sauf que Tahar suit la voix de Madame Bayeux, son institutrice, qui humilie les petites bergères, et il suit aussi la voix du colon Valet qui exploite son père.

L'Averse révèle des brèches de vie du père de Sabine Bouta-Guermouchet, dont Fabienne Jacob a su admirablement tirer la verve humaine, en créant librement un récit bouleversant. Bien qu'il s'agisse d'une histoire vécue, l'œuvre est doublement performante dans le sens où elle semble réconcilier deux camps : celui des harkis et celui que Tahar regrette d'avoir trahi : les moudjahidines. L'amertume est le sentiment d'avoir fait une mauvaise affaire, écrit Paul Valéry. Tahar, dans son ambivalente honte a fait le mauvais choix, mais était-ce véritablement un choix ? N'était-il pas plutôt la victime du colon Vialet ?

La force du texte tient en partie dans cette révélation, et dans un procédé narratif fictionnel qui met à distance le lecteur avec les personnages du livre, ainsi que les personnages à distance d'eux-mêmes : un effet de distanciation brechtien, inspiré de Schiller, qui interrompt le processus d'identification. Fabienne Jacob casse volontairement tout phénomène d'identification pour permettre des espaces de réflexion. La puissance narrative de Fabienne Jacob redonne vie à Tahar, à un homme que le silence aurait emporté.

Article publié dans *Télérama*, novembre 2012, Christine Ferniot

Tahar a quitté l'Algérie à 15 ans, « *son pays plus jamais foulé, seulement refoulé, au fond de lui comme un conduit de cheminée bouché...* » Aujourd'hui, il se meurt dans un hôpital parisien. Débranché, « *en attente* », son esprit embrumé suit un cours particulier, fait de souvenirs, de murmures d'enfance, de parfums et de cris. Fils de harkis assassinés par le FLN, Tahar a été « adopté » naguère par des soldats français, devenant la mascotte du régiment — ou la victime naïve. Débarqué à Paris beau comme un dieu, là méprisé comme un étranger, un Arabe, il a tenté d'occulter le passé, se construisant une vie muselée, mensongère, déchirée. Fabienne Jacob a su créer un rythme poétique pour déployer cette histoire pleine de sanglots et d'amertume. Elle ausculte les corps, écoute ceux qui ont pris l'habitude de se taire, suggère sans appuyer les traumatismes du passé. L'averse, qui donne son titre au roman, lâche enfin ses trombes d'eau sur le djebel, sur la guerre, sur les chantiers, sur le foyer Sonacotra, sur la djellaba d'une mère qui sait calmer les peurs et que Tahar retrouvera enfin, à l'instant de mourir.

Article publié dans *L'Express*, octobre 2012, Baptiste Liger

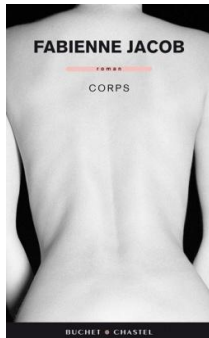
L'Averse, ou la vie d'un Algérien ayant rejoint la France et qui craint d'avoir fait le mauvais choix.

C'est un « Français issu de l'immigration ». Mais, à d'autres périodes, il a entendu d'autres mots - moins convenables - à son sujet, comme « melon », « bicot », « bougnoule » ou « raton ». Mais qu'importe aujourd'hui la manière dont on qualifie Tahar. « *On le débranche demain. On a tout essayé. Il ne se réveillera plus. D'ailleurs il vaut mieux pas, le cerveau est resté trop longtemps sans être irrigué.* » Au moment où il s'apprête à rendre l'âme, quelques personnes attendent. Cette insoutenable attente durera deux heures, dix ou peut-être un peu plus. « *Que des Français au chevet de Tahar.* » Il y a sa femme, son beau-père si croyant et son fils qui n'a jamais parlé. L'ami lorrain de toujours, Becker, a aussi tenu à être présent. S'il peut laisser « *le siècle sans regret* », cet Algérien arrivé dans l'Hexagone à l'âge de 15 ans se souvient de son pays natal, du djebel, des images trouvées dans les tablettes de chocolat Poulain, de Gérard Vialet avec qui il boit de la citronnade, de sa camarade Souad et ses dents du bonheur, ou de l'institutrice Madame Bayeux qui commentait la carte de France accrochée au mur. Mais si elle n'a pas forcément encore ce nom, la guerre est bel et bien là, et Tahar va devoir choisir son camp et, quelle que soit sa décision, elle sera forcément une trahison. Il sera une "balance".

D'autres souvenirs surgissent aussi, comme les foyers Sonacotra, le boulevard de Sébastopol, la blancheur des Françaises, ces « *bichettes* » qu'il désire tant - et qu'il suit dans la rue -, pas seulement à cause de la beauté de leurs jambes nues... Il ne faudrait toutefois pas réduire l'histoire contée par Fabienne Jacob - remarquée en 2010 avec *Corps* - au simple portrait d'un homme tiraillé entre deux cultures, faisant le bilan de son existence. Comme son titre l'indique, *L'Averse* a quelque chose de météorologique. Dans ce roman subtilement déconstruit, les voix se croisent comme des nuages s'entrechoquent, et les anecdotes comptent parfois moins que les sensations. Certains mots en

italique claquent et continuent de hanter les phrases suivantes, comme s'ils étaient la meilleure arme pour tenter de faire éclater le silence.

Corps, Buchet/Chastel, 2010



Chaque jour, Monika arrive la première à l'institut de beauté. Elle observe, écoute, juge parfois les clientes qu'elle voit défiler dans sa cabine. Toutes lui racontent des histoires, des plus anodines aux plus intimes. Loin des chairs lisses et insipides jetées en pâture à notre imaginaire, Fabienne Jacob fouille l'opacité du corps féminin, brochant un portrait sensible de la femme contemporaine, entre enfance, âge de tous les possibles, et maturité, âge de quelques lucidités.

Buchet/Chastel

Extrait de l'ouvrage

« Le corps est la dernière chose qui nous reste. Le corps est la première et la dernière chose, de la naissance à la mort on a le même. Il change pas quoi qu'on en dise. Ne croyez pas ceux qui disent le corps change. Il change pas. C'est le nôtre malgré les années malgré ce qu'il a vu, subi, même si c'est un autre, c'est malgré tout le même de la naissance à la mort. Mon vrai corps est resté dans la ville qui n'existe plus. Mon corps qui a froid, qui a peur. Mon corps qui court, nage, mon corps qui transpire, désire. Dans la ville où je vis aujourd'hui on a pas besoin de corps. Les magasins remplis d'articles parent aux besoins, avant même que le corps réclame, avant même qu'il ait eu le temps d'avoir froid chaud ou peur. Les habits sont accrochés à des cintres, 100 % alpaga, chemises en coton épais, vestes doublées. Leur corps leur sert à rien aux gens d'ici. Les cafés sont remplis de gens pressés dont les pupilles brillent mais ne brûlent pas ».

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde*, octobre 2010, Monique Petillon

Corps, de Fabienne Jacob : Fabienne Jacob et ses corps parlants.

La romancière compose une rhapsodie sensuelle à la gloire des esthéticiennes et des instituts de beauté.

[...] Le deuxième roman de Fabienne Jacob, *Corps*, poursuit ses variations dans ce terreau originel, en les prolongeant dans l'espace et le temps. Devenue esthéticienne, Monika (dont le « *nom de fraise sauvage* » semble évoquer la Suède des films d'Ingmar Bergman) a transformé en métier sa fine connaissance des corps. C'est elle qui, désormais, prend en charge le récit : un institut de beauté, dans une ville sinistre, où les femmes se confient à celle qui est à la fois « *une étrangère et une intime* ». Tout en prodiguant ses soins et en observant sans indulgence leur chair dénuée de grâce, Monika reprend et colporte leurs histoires, devenant la rhapsode, la conteuse de ces corps.

Les femmes qui composent ce cortège hétéroclite hésitent souvent - à juste titre - à se montrer. La

plus pâle est la femme du boucher qui grelotte à longueur d'année. La plus dérisoire, Ludmilla, qui refuse la « *coïncidence* » avec son âge réel. Plus romanesques, Adèle l'octogénaire, qui raconte le matin où elle a été tondue à la Libération, ou Alix, qui, sans s'en rendre compte, a laissé passer la passion. « *Je n'aime pas les femmes comblées. J'aime mieux les femmes à qui il manque quelque chose, celles qui désirent à celles qui possèdent. J'aime mieux celles qui continuent d'attendre, qui continuent de palpiter.* »

Plus encore que dans cette galerie de portraits, qui tient de l'exercice de style, c'est dans les souvenirs d'enfance, magnifiques, que s'affirme la sensualité sauvage et éblouie dont est empreinte l'écriture de Fabienne Jacob : l'amour de la forêt, l'attirance des enfants pour la « *bouche d'ombre* » d'un soupirail noir, « *l'enquête* » dans la chambre des parents pour surprendre le secret des adultes. Et surtout, admirable de sobre émotion, l'évocation des soins de toilette prodigués à une vieille mère, jadis « *intouchable* ».

« *Notre mère avait la tête penchée sur le côté, inoffensive, docile, une piété. Elle disait oui à tout, plus rien ne se cabrait. Elle était dans son monde, en allée au jardin de l'enfance. (...) Souvent plusieurs fois par jour elle appelait sa propre mère morte depuis longtemps. Les souvenirs d'alors remontaient du fond des âges, intacts, vivaces, la mémoire faisait des perles. Elle était là-bas, petite fille dans un village près de la frontière allemande d'où venait toute sa famille maternelle.* »

Des révélations confuses de l'enfance à l'approche de l'affaiblissement ultime. « *Le corps*, écrit Fabienne Jacob, est la dernière chose qui nous reste. *Le corps est la première et la dernière chose, de la naissance à la mort on a le même.* » C'est dans ces pages à la tonalité plus intime que le récit frôle une vérité plus grave, plus essentielle, plus organique. Lorsque la narratrice ressent à nouveau, sans s'y attendre, son propre corps, vivant, animal, délié, tendu. « *Là où gît l'élan, l'origine.* »

Article publié dans *Télérama*, mai 2012, Christine Ferniot

Sa science est au bout de ses doigts. Monika est esthéticienne, elle connaît le corps des femmes, devine leurs désirs, leur solitude, les petites filles qu'elles sont restées malgré les rides et la fatigue des années. Elle accueille la bouchère à la peau blanche et froide, ou bien Adèle, que plus personne ne touche depuis la mort de son mari. Monika parle peu, s'efface : sa cabine est le lieu des aveux, des désirs impossibles et des rêves intimes. Dans ce livre d'une grande beauté sensuelle, Fabienne Jacob décrit les palpitations et les renoncements féminins, et parle d'une société contemporaine qui mise tant sur la jeunesse et les apparences.

Article publié dans *Les Échos*, septembre 2010, Philippe Chevilley

Un petit roman pastel mais dense, truffé de sentiments, de poésie et de personnages - des femmes essentiellement... Celles que Monika reçoit dans son institut de beauté et dont elle scrute les corps au millimètre. Des fatiguées, des lisses, des ridées, des froides, des laides, des lumineuses. Vivantes, toujours. « *Corps* » de Fabienne Jacob est un hymne à la femme sans fard. Le maquillage étouffe les histoires. Les clientes dénudées de Monika respirent et laissent transpirer leurs secrets. En contrepoint, Monika se raconte. Elle, la Polonaise au nom suédois, exilée dans la ville étrangère, se souvient de son enfance à la ferme. De sa grande sœur Else, de sa mère mourante, et de Jan, ce garçon, ce prince, qui causa ses premiers émois. Avec pudeur, mélancolie et un style singulier, comme un chant murmuré, Fabienne Jacob brosse le portrait de femmes vraies, qui ne peuvent que toucher le cœur des hommes.

Article publié dans *L'Express*, juillet 2012, Géraldine Dormoy

Corps raconte l'histoire d'une esthéticienne prénommée Monika. « *Les femmes, c'est mon métier, elles sont belles quand elles sont dans leur vérité. Exactement dans la coïncidence de leur corps et des années* » énonce-t-elle au début du livre.

Si cette remarque m'a plu, j'ai ensuite eu du mal à entrer dans le roman. Je trouvais la langue âpre, le regard pas forcément bienveillant, plutôt déprimant en fait. Je l'ai laissé de côté pas mal de temps, mais je finissais toujours par en lire quelque chose de positif dans un magazine (j'ai rarement vu un poche aussi commenté), ce qui me donnait envie de réessayer. Finalement, c'est au bout d'une quarantaine de pages, quand la narratrice commence à parler de sa propre enfance, que j'ai plongé, touchée par la sensibilité avec laquelle elle raconte ce qu'on a forcément toutes vécu, de l'essayage en douce des chaussures de sa maman à l'observation des insectes dans un champ.

Le roman oscille entre les histoires de ses clientes à l'institut et la sienne. Dans tous les cas, il n'est question que de mise à nu, au sens propre comme au figuré. « *Je demande rien j'obtiens tout* » affirme Monika, à qui chaque cliente éprouve le besoin de se confier. Elle nous détaille le corps et les histoires d'Alix qui refuse de céder à un mec accro à son odeur, d'Adèle qui veut qu'on la touche parce que « *depuis la mort de mon mari plus personne ne me touche* », de Ludmilla qui ne veut pas grandir.

Au fil des pages, je ne sais pas si la plume de Fabienne Jacob s'adoucit ou si mon propre regard change, mais je fonds à la lecture de ces bribes d'histoires de femmes dans lesquelles il est si facile de se reconnaître.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté